

Conférence de Son Éminence le Cardinal Paul Poupard

Président du Conseil Pontifical de la Culture

au Congrès International

FOUNDATIONS AND THE ONTOLOGICAL QUEST

Université Pontificale du Latran, le 10 janvier 2002

Science–Philosophie–Théologie:

Un nouveau climat de dialogue

1. **Dans ma responsabilité actuelle de Président du Conseil Pontifical de la Culture, j'ai eu le privilège de participer de très près à deux importants événements** qui peuvent, à titre divers, être considérés comme des jalons de l'histoire des rapports entre science et religion, au moins en ce qui regarde l'Église catholique.

Le premier fut la Commission pontificale pour l'étude de la Controverse Ptoléméo-Copernicienne aux XVI-XVII^{ème} siècles, plus connue comme *Commission Galilée*. J'ai dû y consacrer quelque onze années d'un travail d'approfondissement interdisciplinaire pour une meilleure compréhension de ce fait emblématique. J'ai eu l'honneur de présenter les conclusions de ces travaux au Saint-Père en présence du Corps diplomatique, du Sacré Collège, et de l'Académie Pontificale des Sciences, voici maintenant presque 10 ans, le 31 octobre 1992, en répondant à trois questions que la Commission s'est posée : que s'est-il passé ? comment cela s'est-il passé ? pourquoi les faits se sont-ils passés ainsi ? Le Pape Jean-Paul II n'a pas hésité à affirmer : « *Les problèmes sous-jacents à ce cas touchent à la nature même de la science comme à celle du message de la foi. Il n'est donc pas à exclure que l'on se trouve un jour devant une situation analogue, qui demandera aux uns et aux autres une conscience avertie du champ et des limites de*

ses propres compétences »¹. Dans la ligne de ces travaux, j'ai publié un ouvrage auquel j'ai tenu à donner le titre significatif : *Après Galilée. Science et Foi. Nouveau dialogue*².

Par ailleurs, en l'an 2000, j'ai eu l'honneur de présider le Jubilé des Scientifiques : événement unique dans l'histoire de l'Eglise, où des scientifiques sont venus ensemble à Rome professer leur foi en Jésus-Christ. À ces hommes de science et de foi, certains scientifiques d'autres religions – et même des non-croyants – se sont joints pour manifester leur engagement en faveur du développement des sciences pour le service de l'homme. Ce Jubilé a été un moment important dans le processus du « dégel » entre deux mondes qui ont trop souvent et malencontreusement été mis en opposition, voire même parfois déclarés totalement étrangers l'un à l'autre. Dans son discours aux participants reçus dans la Basilique Saint-Pierre, le Saint Père a tenu cette affirmation solennelle : « *la foi ne craint pas la raison* ». Je souhaite dire avec lui, devant votre éminente assemblée, ces mêmes paroles : *la foi ne craint pas la raison, l'Eglise ne craint pas la science*. Ces paroles ne sont pas dites avec l'arrogance et la suffisance de quelqu'un qui croirait pouvoir préjuger de cette forme éminente de connaissance humaine, mais dans la conviction qu'aucune vérité ne s'oppose à la vérité, et qu'entre les sciences et la foi, il ne peut y avoir d'incompatibilité, mais seulement des malentendus parfois dramatiques à clarifier pour les surmonter.

2. Un nouveau climat de dialogue.

J'observe aujourd'hui un climat nouveau de concertation entre hommes de science et hommes de foi, un réel désir de dépasser les positions réductionnistes des dernières décennies. Un peu partout, mais surtout dans le monde anglo-saxon, apparaissent de nouvelles chaires et des programmes d'études sur « *science et religion* ». À OXFORD, PRINCETON, BERKELEY, pour ne citer que les plus connues, de nouveaux programmes et des cours d'étude qui traitent spécifiquement du dialogue entre les sciences et la religion, ont vu le jour. En beaucoup d'autres universités, le nombre de cours et de programmes de « *science et religion* » s'est multiplié suivant une ligne exponentielle au cours de ces dernières années. Il est aussi assez surprenant de lire dans des grandes *Revue*s de divulgation scientifique – comme *Scientific American*, *Science* ou *Nature* –, des articles

¹ JEAN- PAUL II, *Discours* aux membres de l'Académie Pontificale des Sciences, 31-X-1992. PONTIFICIUM CONSILIUM DE CULTURA, *Jubilé du monde de la recherche et de la science*, Cité du Vatican 2000, 211-218.

en rapport à des questions religieuses, ou au moins à des questions qui se situent à la frontière du religieux, ce qui aurait été tout bonnement inconcevable, voici quelques années encore.

Pour l'Église aussi, une nouvelle époque a commencé. C'est le fruit d'une longue histoire, car au long des 150 dernières années, depuis le Concile Vatican I, l'Église catholique s'est largement interrogée sur son rapport à la science et les raisons de ses conflits avec elle. Ce processus a abouti à une prise de conscience toujours plus approfondie de l'importance de cette forme de connaissance pour l'homme, de sa nécessaire valorisation et du bienfait qui résulte de l'approfondissement d'un dialogue de vérité avec elle. Ainsi, le Concile Vatican II a réaffirmé la légitime autonomie des sciences dans le champ de la recherche qui leur est propre, et refusé à quiconque le droit de dicter de l'extérieur comment mener la recherche. L'unique limite est celle de la dignité de l'homme. En effet, les progrès des sciences contribuent à un progrès spectaculaire des techniques et donnent à l'homme un pouvoir dont l'usage ne va pas sans poser de graves questions.

Comment en effet ne pas constater que le progrès dans nombre de nos connaissances est loin de s'accompagner toujours d'un égal progrès des valeurs morales. La science a une limite, mais elle ne lui est pas extérieure, bien au contraire, car il y va de la dignité de l'homme, l'homme qui est le sujet et la fin de toutes ses connaissances. La science perd sa dignité de savoir humain lorsque ses progrès sont payés au prix du viol de la dignité humaine. Inverser la relation du savoir à l'homme, du savoir *pour* l'homme, signifierait retourner à la sombre et inhumaine expérience d'Auschwitz, où les médecins menaient des expérimentations sur des déportés, considérés dans la logique nazie comme des êtres inférieurs, et non plus comme des personnes. Les récents développements de la recherche biogénétique et les expérimentations de clonage d'embryons humains considérés comme de simples objets, nous le rappellent : cette tentation demeure, aujourd'hui encore, toujours présente. Devant cette tentation récurrente, il faut le redire : jamais ne pourra être reconnu véritable progrès ce qui réduit l'homme à un objet.

Quel est donc le nouveau regard des hommes d'Église sur les sciences ? Ils ne les considèrent plus avec défiance, comme si elles n'étaient que source de malheurs et occasion de remises en question stérilisantes. Elles ne sont pas non plus pour autant un chantier où puiser des arguments apologétiques à bon marché. Le regard positif qu'ils portent sur les sciences est un

² Cardinal Paul POUPARD, *Après Galilée. Science et Foi. Nouveau dialogue*, Desclée de Brouwer, Paris, 1994.

stimulant pour les théologiens qui ont beaucoup à apprendre d'elles, de même que les scientifiques gagnent pour leur part à se mettre à l'écoute de la théologie, cette science d'un autre ordre, capable de projeter une lumière sur leurs découvertes, leur sens, leur finalité et le fondement même de la réalité.

3. Culture de la vérité et « troisième culture ».

« *La recherche de la vérité est la tâche de la science fondamentale* »³. Comme savoir, les sciences expérimentales demandent à être considérées et honorées pour elles-mêmes, indépendamment des applications techniques qu'elle peuvent susciter. Tout savoir théorique trouve sa fin dans le progrès de la connaissance elle-même. Ainsi, les sciences qui sont recherche de vérité, acquièrent un sens indépendamment de leurs résultats et de leur efficacité. Les sciences sont pour l'homme, et par là elles constituent une dimension essentielle de la culture.

Or, dans l'imaginaire collectif de notre temps, les sciences se présentent trop souvent, non plus simplement comme recherche et connaissance de la réalité, mais surtout comme instrument de pouvoir et de transformation de cette même réalité. La nouvelle culture technologique, cette « troisième culture » comme on l'appelle, tend à s'affirmer comme la seule réponse infaillible aux besoins et aux attentes de l'homme. Je cite, parmi d'autres, un journaliste italien : « *La science et la technique sont destinées à devenir quelque chose de bien plus décisif qu'une Église. En Occident, l'appareil scientifique et technologique est, devant l'antique Dieu, le nouveau remède contre la douleur.* »⁴

N'est-ce pas oublier que l'homme est incomparablement plus que sa capacité de connaître ? Certes, les progrès de la connaissance scientifique entraînent des découvertes dont les applications progressives permettent de combattre victorieusement des fléaux endémiques, des maladies redoutables, et de surmonter, au moins en partie, certaines contraintes de temps et de lieu. Qu'il suffise d'évoquer les fabuleux progrès du siècle dernier dans les communications,

³ JEAN-PAUL II, *Discours* à l'Académie Pontificale des Sciences, à l'occasion de la commémoration d'Albert Einstein, 10.11.1979. *Documentation Catholique*, 2-12-1979, n° 1775.

⁴ P. GRIECO : « *La tecnica, ultimo Dio* », *Il Giornale*, 28.03.1996, 14.

les moyens de transport, la téléphonie, ou encore le réseau informatique qui ne cesse de s'étendre sur la planète entière. Par Internet, le monde devient un village, et il échappe quelque peu aux contraintes du temps et de l'espace.

C'est dire l'influence de la dimension scientifique dans notre culture. Il serait absurde d'en nier la réalité. Les progrès qui en sont issus, ont une telle influence sur la vie concrète des hommes et des femmes de notre temps, qu'ils acquièrent une force de séduction et de fascination tout à fait exceptionnelle. Les hommes politiques et ceux qui gouvernent, bien que détenteurs d'un pouvoir indéniable, ne sont-ils pas désormais enclins à s'en remettre souvent aux mains des experts et des techniciens – songeons à l'influence des économistes – supposés leur garantir le succès, et ainsi l'élection convoitée, plutôt qu'à consulter des hommes et des femmes à la sagesse éclairée ? Dans la *nouvelle culture*, le savoir scientifique acquiert les caractéristiques d'une gnose des temps nouveaux. J'ai rouvert mon exemplaire jauni du livre de RAYMOND RUYER, *La Gnose de Princeton. Des savants à la recherche d'une religion* (Fayard), et relu la première phrase : « *L'expression 'gnose de Princeton', aux États-Unis, est toute récente. Elle date de 1969* »⁵. L'ouvrage date en effet de 1974. Mais nous sommes aujourd'hui à l'aube du III^{ème} millénaire et l'expression devenue classique a fait fortune.

Indéniablement, en ce début de millénaire, le pragmatisme caractéristique de notre culture, renforcé par le développement de l'informatique, requiert simultanément un haut niveau de connaissance. Les hommes et les femmes de notre temps placent leurs espérances plus que jamais dans les sciences et leurs retombées pratiques. Ce trait de civilisation est sans nul doute l'aboutissement d'un prodigieux développement des capacités confiées à l'homme créé par Dieu à son image de créateur. Mais lorsque l'homme perd la conscience de son être de créature et prétend s'ériger en maître absolu du bien et du mal, le péril est grand de remettre en cause le fondement même de notre civilisation. Reconnaissons-le sans ambages : les développements des sciences et d'une certaine culture scientifique absolutisée posent un véritable défi en ce début de millénaire. Il y va de l'avenir de l'homme lui-même, lorsqu'il n'est plus considéré que comme objet, au mépris de sa dignité inaliénable de personne, dès le premier instant de sa conception jusqu'à l'ultime moment de sa vie, lorsque la mort librement acceptée vient interrompre le cours naturel.

4. La frénésie du progrès technologique et scientifique.

Un des plus redoutables défis du développement de la science, provient du rythme vertigineux de ses progrès qui suscite pour conséquences, la rapidité stupéfiante à abandonner *le vieux* pour embrasser *le nouveau* – devenu synonyme *a priori* de « meilleur » –. L'élan puissant vers le futur l'impose comme le bien et provoque le rejet du passé comme imparfait et dépassé. Nous vivons un monde de changements frénétiques. Comment s'étonner de voir les scientifiques eux-mêmes pris de vertige lorsqu'ils se sentent, avec raison, acteurs et protagonistes de cet incroyable développement ? Les dernières découvertes sur la nature de l'espace comme le récent achèvement de la décodification du génome humain, qui ouvre des perspectives vertigineuses, en sont des exemples saisissants. Le danger le plus immédiat qui menace les scientifiques n'est-il pas de se croire tout permis en cette course accélérée qui va de conquêtes en conquêtes, semble-t-il, irrésistibles ? Le savoir pris comme un absolu entraîne la légitimité d'une négation de toute limite au progrès, celui-ci devenant la raison suprême. La langue anglaise permet de distinguer : *We can, we may*. Le français, infirme à cet égard, doit préciser entre ce que nous *pouvons techniquement*, et ce que nous *pouvons moralement*. Mais beaucoup ne font pas cette distinction capitale : « *Ayant écarté la critique motivée par une évaluation éthique, la mentalité scientiste a réussi à faire accepter par beaucoup l'idée que ce qui est techniquement réalisable devient par là-même moralement acceptable* »⁶. Toute réflexion sur les principes métaphysiques du bien et du vrai qui ont nourri notre culture millénaire, se trouve ainsi écartée.

Les techniques de manipulation génétique, de fécondation artificielle et d'expérimentation sur des embryons humains souffrent d'un cruel déficit dans la justification de leurs développements, et posent un terrible défi non seulement à l'Eglise, mais à toute l'humanité. N'est-ce pas la société toute entière qui y joue son destin ? L'illusion d'un futur idéal et d'une humanité parfaite, cache de graves problèmes. Les sociologues le constatent : de nouvelles peurs envahissent progressivement les populations occidentales, celles-là même qui sont les bénéficiaires privilégiées du progrès des sciences. Certes, des *Comités éthiques* tentent d'élaborer des normes juridiques pour que les développements de la sciences ne placent pas les

⁵ RAYMOND RUYER, *La Gnose de Princeton. Des savants à la recherche d'une religion*, Fayard, 1974.

peuples devant un péril insurmontable. Mais la faiblesse des démocraties occidentales ne leur permet guère de fonder leur travail que sur un consensus pratique caractérisé par l'absence de convictions partagées. Ne serait-ce pas la nouvelle peur de l'an 2000 ? Est-ce que la question de la vie et de la mort peut se décider à la majorité des suffrages exprimés ?

5. L'impact du scientisme.

Soyons bien clairs. Le défi lancé par les sciences ne provient pas des sciences elles-mêmes, mais d'une certaine mentalité qui les accompagne. L'idéologie scientiste plonge ses racines dans le positivisme des deux derniers siècles. Le Pape Jean-Paul II caractérise ainsi l'esprit scientiste dans la culture moderne : « *Les valeurs sont réduites à de simples produits de l'affectivité et la notion d'être est écartée pour faire place à la pure et simple factualité. La science s'apprête donc à dominer tous les aspects de l'existence humaine au moyen du progrès technologique. Les succès indéniables de la recherche scientifique et de la technologie contemporaines ont contribué à répandre la mentalité scientiste, qui semble ne plus avoir de limites, étant donné la manière dont elle a pénétré les différentes cultures et les changements radicaux qu'elle y a apportés* »⁷.

Il est indéniable que ce type de mentalité scientiste, cette science hors frontières, continue d'exercer une réelle influence en certains milieux. Mais en même temps, le développement inconsidéré de certaines techniques appliquées à l'homme provoque chez les savants épris de l'homme, plus nombreux qu'on ne le laisse entendre, la prise de conscience d'un nécessaire approfondissement des rapports entre la raison, la sagesse et la science, le développement des valeurs morales et le progrès de la vie en société. La religion n'est plus dès lors un ennemi à combattre, mais un ami potentiel à découvrir. La foi est d'un autre ordre. Selon le dit célèbre de BARONIUS : « *La Bible nous enseigne comment on va au ciel, non pas comment va le ciel* ».

Saint Thomas d'Aquin, le Docteur Angélique, présente dans le premier livre du *Contra Gentiles* (chap. 7) les raisons profondes de l'impossibilité d'un vrai conflit entre la raison et la

⁶ Jean-Paul II, *Fides et Ratio*, n. 88, 14.IX.1998.

⁷ *Ibid.*

foi. J'en retiens l'analogie du maître et du disciple. Le maître partage avec son disciple une part de ses connaissances, et donc la connaissance du maître inclut celle du disciple. Un maître honnête ne peut enseigner que ce qu'il connaît. Or Dieu est à notre égard comme un maître et nous-mêmes sommes comme ses disciples. Étant l'auteur de notre nature, Dieu est aussi source en nous de la connaissance naturelle que nous avons des principes communs à toute la connaissance humaine, tel le principe de non-contradiction. La connaissance de ces principes appartient à Dieu. Ce que nous connaissons par la foi, qui est un don de Dieu, est donc aussi « inclus » dans la connaissance de Dieu : or la connaissance en Dieu ne saurait connaître de contradiction.

Cet argument du Docteur Angélique montre comment Dieu est la source commune des vérités de foi et des vérités connues par la lumière naturelle de la raison, dans la mesure où les connaissances de ces dernières supposent la connaissance naturelle des principes. Il ne peut donc y avoir de contradiction entre vérité de foi et vérité de la raison. Dieu, source des vérités de foi est en même temps au fondement des vérités connues par notre seule intelligence.

D'où peuvent alors provenir les conflits ? Les conflits naissent lorsque, d'une part la raison scientifique outrepassa son domaine d'investigation et, d'autre part, lorsque l'intelligence du croyant ne rejoint pas ou pas suffisamment l'intention de l'Auteur principal de l'Écriture⁸, ou s'approprie sans discernement critique un résultat scientifique à une fin apologétique.

J'ajouterai que si la foi et la raison sont distinctes et ne s'opposent pas, cela ne signifie nullement qu'elles soient étrangères l'une à l'autre. Une certaine coopération est appelée à s'établir, qui suppose le respect de l'autonomie de chaque savoir. Les sciences qui font appel aux méthodes historico-critiques ont un effort d'objectivité important à faire pour comprendre qu'elles n'ont pas vocation à fonder la foi, ni à devenir la norme de notre foi, comme cette dernière n'a nulle vocation à devenir la norme des sciences.

6. La tentation du scepticisme.

Je me souviens encore des propos d'un physicien italien, recueillis par un journal de ce pays: « *Le scientifique vit de doutes et craint les personnes qui se nourrissent d'extraordinaires*

certitudes. Un des mots les plus inappropriés à l'étude de la réalité naturelle est «vérité». Nous expérimentons, nous étudions en vue d'obtenir des résultats toujours plus plausibles, mais nous ne les pensons jamais comme vrais, comme certains. C'est cela, la nature de la science ».

Nous touchons là l'une des racines de la crise culturelle que nous traversons. Nous sommes loin de l'optimisme caractéristique du début des Temps Modernes où beaucoup croyaient qu'avec le nouveau langage mathématique, il serait possible de lire jusqu'à la dernière ligne le grand livre de la nature. Alors, semblait-il, la science, et seulement elle, serait capable de dévoiler tous les secrets de l'univers. Tout autre savoir procédant d'autres principes était taxé d'obscurantisme attardé.

Aujourd'hui, à l'inverse, la science se trouve impressionnée, voire traumatisée, par ses propres succès. Comment s'en étonner? Au terme d'un siècle tragique, nous savons désormais que le progrès scientifique ne suffit pas à assurer le progrès tout court. D'où la tentation renaissante du scepticisme, cette attitude de doute systématique, de soupçon, voire de désespoir qui naît, en fin de compte, de l'absence de toute certitude.

La tentation de renoncer à la vérité est certainement à la fois la pire, par son pouvoir destructeur, et la plus subtile puisqu'elle émerge précisément du milieu scientifique lui-même. Nous éprouvons déjà les conséquences de sa nuisible influence, car si rien n'est vrai, tout est permis, y compris le plus abominable.

« *La vérité vous rendra libres* », nous dit Jésus dans l'Évangile⁹. Ce n'est pas la vérité du Christ qui réduit l'homme en esclavage ! L'Église sait qu'elle n'a pas en main la clé de la science et reconnaît aux scientifiques la liberté de leurs légitimes investigations. Elle sait aussi que la tentation de tout mettre en doute ne naît pas d'une prudente sagesse, mais de la plus radicale des perversions qui peuvent troubler l'esprit humain : mettre au même niveau la vérité et l'erreur, étouffer la lumière de sa propre intelligence faite pour le vrai en d'obscures et troubles ténèbres. Le poète voit plus clair quand il murmure au crépuscule : « *Chaque homme dans sa nuit s'en va vers la lumière* ».

⁸ Concile Vatican II, *Constitution Dei Verbum*, n. 12.

⁹ *Jean* 8, 32.

7. Relancer un dialogue chargé d'espérance.

Les enjeux d'un dialogue de vérité entre les sciences et la foi sont immenses. Je l'ai affirmé plus haut, les perspectives d'un renouveau, voire même d'un changement radical des attitudes entre le monde de la science et celui de la religion, laissent espérer un réel approfondissement et le développement d'un dialogue franc et fécond. Il serait intéressant de mentionner ici quelques initiatives parmi toutes celles qui voient le jour en de nombreux pays. La dernière décennie a vu la multiplication en milieu universitaire des cours sur sciences et religion, et la demande de professeurs compétents en ce domaine ne cesse de croître. De nouvelles sociétés voient le jour, des centres d'étude, des séminaires et des laboratoires, avec la même exigence de l'interdisciplinarité et le désir de confronter le progrès des sciences avec l'antique sagesse qui vient de la Révélation, gardée et transmise par l'Église.

Nous vivons dans un monde de changements culturels profonds dans lequel la vision du monde et la référence classique au bien et au mal définis dans leur rapport au droit naturel, sont largement remis en question. Les fabuleux progrès des sciences poussent les scientifiques à une réelle humilité et les aident à prendre toujours plus conscience de leurs limites et de la nécessité de réfléchir sur leurs fondements. Ces sciences défient l'Église, car elles exigent d'elle une grande rigueur de raison dans la présentation de son message. Cette exigence ne peut qu'être bénéfique pour les théologiens comme pour les catéchistes et tous ceux qui, dans l'Église, exercent la charge d'annoncer l'Évangile. C'est dire la nécessité d'une réflexion épistémologique approfondie, pour jeter des ponts solides qui puissent garantir l'écoute et l'enrichissement réciproque entre les hommes de foi et les hommes de science.

8. Sciences et foi comme recherche de la Vérité

La science comme la foi sont des éléments fondamentaux constitutifs de la culture. L'une comme l'autre ont rapport avec la vérité et s'enracinent dans le désir naturel de connaître, présent en tout homme. « *Tous les hommes aspirent à la connaissance, et l'objet de cette aspiration est la vérité* »¹⁰.

¹⁰ Jean-Paul II, *Fides et Ratio*, 25.

La dangereuse tendance à la fragmentation et à la désagrégation culturelle caractéristique de notre époque, est une menace pour l'avenir de l'homme. Source et fin de la connaissance, l'homme est le trait d'union de tous les divers types de savoir dont l'éclatement a pour effet immédiat de séparer la connaissance de son sujet, l'homme, et, par là, d'en écarter la norme fondamentale, la limite interne qui l'empêche de sombrer dans la tentation de l'auto-affirmation de sa toute puissance.

Si l'avenir de l'homme est en jeu, notre société réclame un sursaut d'humanité. Seul un souffle puissant, voulu tant par les hommes de science que par les *sages*, philosophes et hommes religieux, peut renverser la tendance et inviter au dialogue pour le bien de l'homme. La masse énorme des connaissances scientifiques acquises demande à être insérée à l'intérieur d'une vision plus ample qui considère l'homme dans toutes les dimensions de son être et dans son rapport avec Dieu, et par là donne à ces connaissances un sens et une finalité légitime.

Le service de la vérité qui est le propre de toute connaissance, est parfaitement compatible avec le service de la Vérité propre à la religion. L'expérience nous enseigne que les sciences ont souvent contribué à purifier la religion de multiples erreurs et superstitions. La religion, de son côté, peut purifier la recherche scientifique de l'idolâtrie des idéologies matérialistes et réductionnistes, qui finalement se retournent contre la dignité de l'homme¹¹. Science et foi ont finalement un rôle mutuel de purification. Les sciences aident le croyant à se purifier des interprétations trop hâtives, non seulement de l'Écriture mais aussi de faits, de visions, de songes, etc. Quant à la foi, élevant le regard du scientifique au dessus du visible, elle incite la raison scientifique à « *reconnaître qu'il y a du vrai et du rationnel bien au-delà des strictes limites dans lesquelles la raison serait tentée de s'enfermer* »¹². Elle l'aide à prendre conscience de ses limites, à la rendre plus consciente qu'il existe certaines frontières au-delà desquelles son discours perd son caractère scientifique.

L'autonomie que les sciences ont acquise dans la culture moderne, est pleinement justifiée par les exigences de leur méthode expérimentale. Mais cette autonomie a une raison: la recherche de la vérité. Et un sens: le service de l'homme. Ainsi se comprend que les sciences puissent entrer

¹¹ « *La science peut purifier la religion de l'erreur et de la superstition; la religion peut purifier la science de l'idolâtrie et des faux absolus. Chacune peut mener l'autre dans un monde plus large, un monde dans lequel toutes deux peuvent prospérer* ». JEAN-PAUL II, *Lettre au P. Georges Coyne, S.J.* Directeur de l'Observatoire du Vatican, 1.06.1988. *Documentation Catholique* 18-12.1988, n° 1974.

¹² JEAN-PAUL II, *Fides et Ratio*, 76.

en rapport avec d'autres voies pour rejoindre la vérité, et particulièrement, avec celles qui ont comme objet la vérité sur le sens de la vie humaine. Une science lointaine de la religion sera tentée de relâcher sa visée de recherche de la vérité pour l'homme, et de se réduire à un ensemble de théories, dont la valeur sera uniquement mesurée par sa fonctionnalité, voire sa rentabilité sur le marché.

Un lointain souvenir m'est demeuré très proche, de Paul VI dont j'étais le jeune collaborateur. C'était en 1963. Paul VI, qui venait d'être élu Pape, accueillait pour la première fois les membres de l'Académie Pontificale des Sciences. Il avait commencé son discours en exprimant sa joie et sa conviction : « *Notre religion, non seulement n'oppose aucune objection réelle à l'étude des vérités naturelles, mais peut, sans sortir des limites de sa propre sphère, ni franchir celles du domaine de la science proprement dite, aider la recherche scientifique* ». Et d'ajouter : « *La religion que nous avons le bonheur de professer est, en effet, la science suprême de la vie : elle est donc la plus haute et la plus bienfaisante maîtresse dans tous les domaines où la vie se manifeste. La religion pourra sembler absente quand non seulement elle permet, mais ordonne aux savants de n'obéir qu'aux lois de la vérité ; mais à y regarder de près, elle sera encore près de lui pour l'encourager dans sa difficile exploration, en lui assurant que la vérité existe, qu'elle est intelligible, qu'elle est magnifique, qu'elle est divine* »¹³. Elle pourrait sembler absente, cependant elle ne l'est pas ! Elle ne l'a pas été non plus dans le cas Galilée, où les deux parties, Galilée et ses juges, cherchaient honnêtement la vérité, alors que des motifs d'ordre culturel les empêchèrent de se rencontrer en elle¹⁴.

C'est précisément sur la question de la vérité que science et foi doivent s'unir. Les sciences se fondent sur la certitude que la réalité est connaissable et compréhensible à l'homme, et qu'il est possible d'avoir une connaissance vraie – même si elle est limitée – du monde. Sans cette conviction, les sciences disparaissent. Par contre, cette conviction est renforcée par la Révélation lorsqu'elle affirme avec force l'intelligibilité d'un monde créé par le *Logos*, non comme un chaos, mais comme un *cosmos*, et que l'homme, avec son *logos*, image de l'intellect divin, a la capacité de le comprendre. Telle est la logique qui préside à la recherche scientifique,

¹³ PAUL VI, *Discours à la Session Plénière de l'Académie Pontificale des Sciences*, 10.10.1963. in: PONTIFICIA ACCADEMIA SCIENTIARUM SCRIPTA VARIA, *Discours adressés par les Souverains Pontifes Pie XI, Pie XII, Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul II à l'Académie Pontificale des Sciences de 1936 al 1986*, Cité du Vatican 1986, 115-117.

comme le rappelle Jean-Paul II : « *L'homme ne commencerait pas à chercher ce qu'il ignorerait complètement ou ce qu'il estimerait impossible à atteindre. Seule la perspective de pouvoir arriver à une réponse peut le pousser à faire le premier pas. [...] Quand un savant, à la suite d'une intuition, se met à la recherche de l'explication logique et vérifiable d'un phénomène déterminé, il est convaincu dès le commencement qu'il trouvera une réponse et il ne cède pas devant les succès. Il ne juge pas inutile son intuition première seulement parce qu'il n'a pas atteint l'objectif; avec raison il dira plutôt qu'il n'a pas encore trouvé la réponse adéquate* »¹⁵.

9. La dimension sapientiale de la science

Qu'il me suffise, par mode de conclusion, de reprendre le puissant appel de Jean-Paul II aux scientifiques et aux hommes de culture, à développer la dimension sapientiale de la science, c'est-à-dire : être capables d'accueillir tout le progrès des sciences en défendant en même temps l'irréductible singularité de la personne humaine. Chaque homme, chaque femme est une personne créée à l'image de Dieu. Elle n'est, par conséquent, pas réductible à des analyses purement scientifico-techniques, comme s'il s'agissait d'un simple objet en-soi.

C'était, il m'en souvient, le 2 juin 1980, à PARIS, où, Recteur de l'INSTITUT CATHOLIQUE, j'avais eu le privilège d'accueillir le jeune Pape Jean-Paul II, avant de l'accompagner au siège de l'UNESCO. Permettez-moi de partager avec vous son pathétique appel :

« Je m'adresse avant tout à chaque homme de science individuellement et à toute la communauté scientifique internationale. Tous ensemble vous êtes une puissance énorme : la puissance des intelligences et des consciences ! Montrez-vous plus puissants que les plus puissants de notre monde contemporain ! Puisse la sagesse vous inspirer ! Puisse l'amour vous guider. Oui ! L'avenir de l'homme dépend de la culture !

*Ma parole finale est celle-ci : ne cessez pas. Continuez. Continuez toujours. »*¹⁶

¹⁴ Cfr. PAUL POUPARD, *Cercare la verità nella società contemporanea*, Città Nuova, Roma 1994, 49-59.

¹⁵ JEAN-PAUL II, *Fides et Ratio*, 29.

¹⁶ JEAN-PAUL II, *Dicours à l'occasion de sa visite au Siège de l'UNESCO*, 2 juin 1980, n. 22-23.